

La violence des jeunes : une approche psychanalytique

par Claude A. VERGOZ,* Sallanches (France)

L'auteur indique ici quelques pistes pour la compréhension de la constitution de la personne humaine. Il rappelle ce qui se passe alors que le psychisme du tout petit est en train de se former. A la satisfaction du besoin primaire du bébé succède le désir, modulant peu à peu son attitude face aux autres et face à la vie. Plus tard, les attentes contradictoires des parents sont elles aussi facteur de difficultés chez l'enfant, qui peuvent lui interdire de trouver sa place dans la société. C'est alors que le terrain de la violence risque d'être investi.

Violence... mot qui prend aujourd'hui une terrible acuité, mais en même temps, mot dont le radical grec «bios» renvoie à la vie, dont il est indissociable. Mot dont le dictionnaire donne cette définition de ce qui se manifeste, se produit, ou produit ses effets avec une force intense, extrême, brutale : la violence, sauf s'il s'agit d'un phénomène physique, par exemple un tremblement de terre, n'est pas quantifiable. Violence devient alors ce qui est perçu, comme ce qui se produit, avec une force intense... Notons au passage que violence n'est pas synonyme ni de destruction, ni d'agression. Le mot dans sa définition n'est pas connoté positivement ou négativement.

Certains événements, pourtant violents dans le sens du dictionnaire, ne sont pas perçus comme tels, tandis que d'autres, qui ne le sont pas dans leur définition, le sont dans la perception que l'on peut en avoir : la reconnaissance d'un acte comme violence est la résultante d'une interaction entre nos vécus personnels, le contexte culturel et le discours social que l'on tient sur elle. Ainsi, au fil des siècles, la violence, et plus spécialement ici, celle des

jeunes, a changé tout à la fois dans ses manifestations, dans son expression et dans la perception que l'on en a.

De manière générale, adolescence et violence sont intimement liées et cette période de maturation biologique et psychique s'accompagne de manifestations, les unes vécues dans son corps ou dans sa psyché, par l'adolescent, les autres vécues, souvent en priorité par l'entourage familial, puis social. Cette violence, dont le caractère est souvent dérangeant, permet à la personnalité de se constituer dans sa dimension adulte. Cela ne nous est pas spécialement agréable, mais reste généralement tolérable comme passage obligé : il s'agit d'une violence de transgression et elle se joue par rapport à la loi.¹

Il existe une autre forme de violence, qui peut se manifester avant même l'adolescence, violence qui ressemble plus à un ratage dans la construction du Moi qu'à ce qui lui permet de s'affirmer : il s'agit d'une violence archaïque, qui pose la question de l'existence même comme sujet.

* Psychanalyste

Un monde de sensations

Pour essayer de comprendre, à travers les théories psychanalytiques, le substrat de ces deux formes de violence, il nous faut aller regarder ce qui se joue très tôt dans la construction de la personne, dès les premiers mois de vie. Au tout début, l'enfant, dont l'appareil psychique n'est pas encore constitué, vit dans un monde où seule a place la sensation : la faim n'est pas encore la faim, elle est sans représentation, elle est un éprouvé du corps. Cet éprouvé corporel rompt l'état de quiétude : l'enfant pleure. Ce qu'il manifeste ainsi est un état de besoin, le besoin de retourner à l'état antérieur de quiétude. Ce qui lui permet d'y retourner est d'être nourri. Lorsque la mère entend les pleurs de son enfant, elle peut penser qu'il a faim : elle ne se contente pas de le nourrir de lait, elle le nourrit aussi de sa parole, disant peut-être «oh! comme tu as faim». Ce faisant, elle nomme ce qui permet la satisfaction du besoin :

si la mère en nommant pense à l'enfant ou au père de l'enfant, alors, pour lui, le besoin devient représentable, et ultérieurement pensable. En somme, ce n'est plus uniquement la nourriture qui permet le retour à la quiétude initiale, mais aussi la possibilité de se représenter, ou de penser cette nourriture et ce qui y est associé : la proximité du corps maternel.

Nous passons de l'impérieux besoin de combler le manque² à la possibilité de repré-



Jeunes : quelles perspectives ?

senter l'absence : c'est dans cet espace que se joue le passage de la toute dépendance à une autonomie de plus en plus grande, puis de l'être de besoin à l'être de désir. La caractéristique du besoin est qu'il ne vise qu'à sa satisfaction, celle du désir est qu'il nous laisse dans l'insatisfaction. Se joue aussi dans cet espace le «statut» de l'objet³ : il est ce qui est perçu à la fois comme «séparé et différent» du corps. L'enfant passe d'une position où il n'y a pas de différence entre ce

qui est moi et ce qui est non-moi à une position où l'un et l'autre deviennent distincts, pour aboutir à la reconnaissance de la différence absolue⁴ du sujet et de l'objet. Et cette reconnaissance inscrit le sujet dans la loi.

Pour revenir aux deux formes de violence que nous évoquions plus haut, l'une, archaïque, tentative de survie face à l'angoisse de perte d'existence, décharge de tension, liée à la nature précoce de l'interaction mère-enfant, s'attaque à ce qui passe à sa portée. L'autre, qui se joue par rapport à la loi, réponse à l'impossibilité d'accéder à son propre désir⁵, s'attaque intentionnellement à la relation, qu'elle vient interroger. Essayons alors de repérer les processus sociaux et/ou culturels qui peuvent agir sur l'interaction mère-enfant ou sur la possibilité d'accéder à son propre désir.

L'interférence de la technique

De fait, c'est dès la conception de l'enfant que les choses sont différentes : concevoir un enfant, comme mener à bien une grossesse est devenu un geste technique incluant parfois une procréation médicalement assistée et toujours un suivi médical technicisé, jusque dans la naissance. Cette médicalisation, dont le mérite est de faire baisser la morbidité péri-natale, modifie profondément la relation à l'enfant. Dès le début, la technique vient interférer entre la mère et le futur enfant. La technique et un discours médical, qui tout ensemble rassurent, mais empêchent l'expression des sentiments contradictoires que peut éprouver la mère. Ces sentiments non acceptés vont être bien souvent à l'origine d'une dévalorisation de la capacité à être mère, comme d'une profonde culpabilité envers l'enfant. Cette dévalorisation et ce sentiment de culpabilité entraînent la tentative d'être une «mère parfaite», c'est-à-dire comblante.

Ainsi, tout besoin de l'enfant doit être satisfait sans délai. Sous peine de se sentir incapable et coupable de l'être !

De la réassurance à la tentation de toute-puissance, il n'y a qu'un pas qui se franchit sans même le voir : la mère est tout pour son enfant, elle en est le seul horizon, elle est la seule capable de le comprendre, de le soigner, et le sentiment de toute-puissance qu'elle éprouve ne peut se maintenir qu'en comblant perpétuellement l'enfant. Pourtant, en même temps, elle alterne le rejet brutal de cet enfant qui la «tient en esclavage», et le refus de le lâcher. Elle empêche ainsi l'enfant de faire l'expérience du manque et de construire une représentation intérieure solide de l'objet : au mieux, il va s'agir d'un objet fétiche, un objet-mère, dont le sentiment qu'il est menacé entraîne une angoisse menaçant l'existence même.

Modification de la relation mère-enfant, mais aussi modification de la notion de fonction maternelle, comme de la fonction paternelle : si, jadis, la mère était souvent secondée par un collectif féminin, il n'en va généralement plus de même, et la fonction maternelle est assurée également, de plus en plus, par le père de l'enfant. De la même manière, le rôle paternel est parfois assuré par la mère seule. Comment le père, dans un rôle maternel, peut-il jouer son rôle de séparateur entre mère et enfant et poser la loi ? Que le père et la mère partagent les tâches domestiques n'est pas la question, ni d'ailleurs qu'une mère élève seule son enfant... mais si le père n'est que l'exécutant et le porte-parole auprès de l'enfant des instructions maternelles, voire pire encore, son «bras armé», rien ne vient introduire cet espace entre mère et enfant où se joue l'émergence du sujet désirant. Et c'est tout l'équilibre paradoxal entre affirmation de soi et reconnaissance de l'autre qui est en jeu.

Un autre aspect important est l'attente que la mère, le père, ou le couple parental vont avoir vis-à-vis de l'enfant. Celui-ci est-

il né pour satisfaire le narcissisme parental ? Pour venger une mère qui se sent méprisée, un père humilié ? Est-il là pour servir de parent à ses propres parents, jouant auprès d'eux le rôle que ceux-ci devraient avoir pour lui ? Est-il le résultat du besoin d'enfant comme moyen d'occulter le manque, ou le produit du désir relançant la quête ? Force est de constater que bon nombre d'enfants ont une fonction qui leur est assignée, et que beaucoup sont le résultat du besoin. Il faut se demander si certains enfants ne sont pas là pour «réparer» leurs parents, accomplir à leur place ce qu'ils n'ont pu accomplir. Ces enfants, pris dans les fantasmes parentaux, ont bien du mal à être sujet de leur histoire, et si, pour cause d'injustice ou de chômage, les parents haïssent le monde dans lequel ils vivent, les enfants risquent bien d'*agir* une violence qui est celle de leur parents, et non la leur.

Désir impossible

En tout cas, dans cette violence-là, l'enfant, ou le jeune, n'existe guère dans son statut de sujet. Il reste pris dans une relation qui ne peut envisager le manque ou la différence, c'est-à-dire la position de sujet. Il en va autrement dans cette autre forme de violence où, cette fois-ci, le désir est présent mais impossible à vivre. Et les violences à l'école en sont une fort bonne illustration. Dire qu'elles sont liées à la démission des familles est un peu trop simple, car celles-ci se retrouvent impuissantes, et surtout seules face à des situations auxquelles elles ne peuvent faire face. Notre société dans son ensemble n'est guère mieux lotie que les familles, et se montre souvent incapable de résoudre les problèmes qu'elle génère autrement que par l'ignorance ou la violence. Non, cette violence à l'école nous semble plutôt résulter de la perversion du désir de connaître : une des manifestations princi-

pales du désir est la curiosité, curiosité dont le but est de connaître, et non pas de produire. Le système éducatif, dans son ensemble, substitue «apprendre» à «connaître» et détourne cette curiosité désirante pour la rendre productive. Ce faisant, il n'y a de nouveau plus de place pour le manque, il n'y a plus qu'un monde plein comme un œuf, un monde sans perspective, dont la violence constitue une possible échappatoire.

Pour conclure, nous aimerions dire que ce qui est à la base de la violence est peut-être l'absence de foi : la foi, pour nous, est acceptation du manque. Contrairement à la croyance, qui satisfait le besoin en apportant des «solutions-réponses», la foi maintient grande ouverte la place du manque, et le désir est manifestation de foi. La violence, celle des jeunes en particulier, manifesterait un enfermement dans la matière, qui barre toute possibilité d'un ailleurs du désir.

C.A.V.

¹ Pour la psychanalyse, la loi est l'interdit de l'inceste, et l'inceste concerne la mère. Notons à ce propos que l'étymologie d'inceste renvoie à «incastus», c'est-à-dire «ce à quoi rien ne manque».

² Manque n'est pas à entendre comme ce qui ne serait pas là. Il faut, pour comprendre, imaginer ces jeux de lettre (le pousse-pousse) où il s'agit de former chaque fois un nouveau mot en déplaçant... la case vide! Cette case vide n'est pas une lettre qui manque, et si elle était pleine, le jeu ne fonctionnerait pas. Cette case vide est ce que nous entendons par manque.

³ L'objet est constitué, pour la psychanalyse, quand l'image intériorisée de celui-ci peut rester présente en l'absence de l'objet concret.

⁴ La différence, à prendre dans un sens mathématique, est la manifestation du manque. C'est peut-être ce qui la rend parfois difficile à accepter.

⁵ Il ne s'agit pas de désir sexuel, mais de désir au sens psychanalytique.